

Voyage sans retour

La jalousie des fleurs d'Ysabelle Lacamp, Seuil, 223 p.

Kyung-Ok Kim

Number 202, May–June 2005

L'Extrême-Orient ou la destinée de l'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18653ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kim, K.-O. (2005). Voyage sans retour / *La jalousie des fleurs* d'Ysabelle Lacamp, Seuil, 223 p. *Spirale*, (202), 10–11.

VOYAGE SANS RETOUR

LA JALOUSIE DES FLEURS d'Ysabelle Lacamp
Seuil, 223p.

DEUX ANS après la parution de *L'homme sans fusil*, hommage à la Résistance cévenole en France durant l'Occupation, Ysabelle Lacamp reprend un thème qu'elle affectionne : la rencontre de l'Extrême-Orient et de l'Occident. D'origine franco-coréenne, la romancière a souligné sa double identité dès son premier ouvrage, *Le baiser au dragon*, dont l'intrigue se déploie dans la Chine du XI^e siècle. L'écriture d'Ysabelle Lacamp joue de l'exotisme temporel et spatial, ce qui d'ailleurs la distingue d'autres écrivains d'origine coréenne comme Ook Chung au Québec, dont l'œuvre, ancrée dans le quotidien et dans le fantastique à la fois, trouve ses principaux thèmes dans la solitude et l'aliénation. Ainsi, les deux écrivains, malgré les apparences et les origines communes, se trouvent presque aux antipodes l'un par rapport à l'autre.

Chez Ook Chung qui, dans *L'expérience interdite* et *Contes butô*, invite le lecteur, par le recours fréquent aux figures de l'écrit et aux thèmes relatifs à l'esthétique, à réfléchir sur le processus créateur, le thème de l'Orient transparaît de maintes manières, notamment par la référence à la tradition littéraire. Comme l'a précisé Antoine Tanguay (*Le Soleil*, 21 septembre 2003), on pourrait apparenter certaines histoires de *Contes butô* aux œuvres japonaises de Haruki Murakami et Yoko Ogawa, qui « sèment au cœur d'espaces glacés et vides d'humanité des interludes érotiques dérangement ». Mais il invoque aussi la tradition occidentale, comme en témoigne cet exergue de *L'expérience interdite* tirée des *Métamorphoses* d'Ovide, « *Et ignotas animus dimittit in artes* » (Et il tourna son esprit vers l'étude d'un art inconnu). Par-dessus tout, pour cet auteur japonais d'origine coréenne écrivant en français, l'Orient s'avère un amalgame d'éléments divers : historiques, religieux, culturels et artistiques, qui servent de toile de fond à une action dont la portée se veut plus universelle.

Dans un entretien, Ysabelle Lacamp déclarait que « l'écriture, c'était le voyage dans le temps et l'espace, donc depuis toujours c'était l'Orient ». L'Orient, pour elle, n'est pas un motif romanesque, mais un élément déterminant de sa création. Dans son dernier roman, *La jalousie des fleurs*, paru en 2004, son imagination esthétique atteint une nouvelle maturité

avec l'interaction de différents destins saisis dans un moment d'Histoire. On y découvre un périple identitaire au cours duquel le vécu du voyage se découpe plus en lieux qu'en moments. Voyage initiatique, identitaire, *La jalousie des fleurs* raconte l'amour vécu ailleurs, les itinéraires labyrinthiques des deux protagonistes dans le face-à-face de l'Autre.

Itinéraires labyrinthiques

L'histoire débute en 1905 avec le récit du voyage d'un émissaire coréen, Il-Whan, envoyé en Europe par l'Empereur de Corée pour obtenir l'appui diplomatique de l'Occident devant le danger d'assujettissement de son royaume par le Japon. Pour venir en France, Il-Whan prend le *Transsibérien*. Son

premier contact avec la civilisation européenne se fait à Saint-Petersbourg, à l'aube de la première révolution russe, mais cette rencontre rêvée avec l'Autre le plonge dans un sentiment ambivalent et le pousse à l'introspection. La manifestation du peuple qui envahit la capitale des tsars l'impressionne et le trouble en sa qualité de représentant du régime en place en Corée. À Vienne, c'est la déception face à la frivolité ambiante.

La mission de Il-Whan connaît néanmoins des limites à Paris, en raison de l'indifférence d'un pays expansionniste face au devenir d'une terre colonisable. Anatole France, qui a pris position en faveur des Arméniens, et les anciens dreyfusards fondateurs de la Ligue des droits de l'homme sont le flambeau idéal d'une république prise dans un nœud d'alliances en



Jean-François Leblanc, *On vient de raser un ancien quartier (hutong) afin d'y aménager un parc et permettre un point de vue sur les nouvelles tours de Pudong, à Shanghai. Les travailleurs migrants, venant des campagnes, s'installent souvent sur les lieux de leur travail, le temps que dure leur contrat, 2003, impressions à jet d'encre ultra-chrome (archive), 101,6 × 127 cm.*

pleine guerre russo-japonaise. Alliée de la Russie, ce qui motive la mission d'Il-Whan, la France est aussi signataire de l'Entente cordiale avec les Anglais, qui, à leur tour, soutiennent l'impérialisme nippon pour protéger leurs intérêts en Chine, elle-même en train d'attaquer la Russie.

L'amertume finit par submerger Il-Whan jusqu'à ce qu'il rencontre la photographe Eléna, avec laquelle se noue une passion. Francophile depuis toujours, Il-Whan cultive ainsi son occidentophilisme. La rencontre énigmatique de deux êtres dans un pays où « l'hiver a oublié d'être jaloux des fleurs », se heurte cependant à une multitude de contraintes tant culturelles que sociales. Dans cette perspective où la femme étrangère est aussi une re-création idéale, l'amour d'Eléna pour Il-Whan relève-t-il du jeu de miroir de l'altérité?

L'itinéraire de retour de l'émissaire coréen passe par l'Afrique. Il fallait tous ces chemins pour atteindre l'Orient. Parti de Marseille, il va de Port-Saïd à Djibouti, puis fait escale à Colombo. À son arrivée en Corée, la situation politique a changé et le drapeau impérial japonais est déjà hissé. Le prix de sa démarche politique contre les Japonais est l'exil à Shanghai, lieu de déracinement. À l'ambiguïté de la diaspora et de l'exil correspond le vacillement identitaire. Le retour dans son pays natal, aux prises avec

une situation politique nouvelle, fait qu'Il-Whan échoue doublement dans sa mission en devenant lui-même un autre. Son identité perdue en Occident, Shanghai lui offre l'altérité en Orient même.

Le roman s'achève, bien après ces événements, avec le récit du voyage d'Eléna en Asie, qui est un retour symbolique vers son amant. Quelle pourrait être la signification du séjour d'Eléna en Orient, malgré sa brièveté, sinon la quête de sa propre identité, dans une ville étrangère où elle « se perd », volontairement, « pour mieux se retrouver »? Quatorze ans après le départ de son amant, qui cherche-t-elle à rencontrer à Shanghai? Là, à son tour, elle n'est que l'Autre venue d'ailleurs. Elle se perçoit autre et une altérité virtuelle fait pendant à son identité vulnérable et conflictuelle. Il résulte des parcours croisés d'Eléna et d'Il-Whan une oscillation émotionnelle entre deux frontières qui, en bout de parcours, tend finalement à annuler le paradigme Orient / Occident.

Temporalité paradoxale

La chronologie de cette aventure diplomatique qui a précédé la Première Guerre mondiale respecte les événements jusque dans leurs détails, pour faire de *La jalousie des fleurs* un témoin du temps. Le partage colonial de l'Asie et de

l'Afrique entre Japonais, Russes et Occidentaux a des échos de mondialisation dans l'imbrication des enjeux coloniaux. Aussi le lecteur retrouve-t-il, parallèlement aux méandres du jeu politique, le milieu parisien dans l'opulence de l'Art Nouveau, qui enivre Il-Whan avec son exubérance et ses incertitudes. Mais Ysabelle Lacamp élargit la dimension imaginaire du lecteur, non seulement en jouant du « récit d'une aventure », dans la façon de narrer l'histoire, mais aussi, pour reprendre l'idée de Ricardou, par « l'aventure d'un récit ».

L'écriture du roman a en réalité été déclenchée par une photographie jaunie où l'arrière-grand-père maternel de l'auteure se tient en compagnie d'une inconnue européenne — photo qui ne manquerait pas d'entraîner le désarroi chez un lecteur coréen dont la société répugne à l'extrême à l'hétérogénéité. Ce grand-père maternel fut émissaire en France du roi de Corée pour la même raison qu'Il-Whan se trouve exilé à Shanghai. La quête personnelle d'Ysabelle Lacamp à la recherche du temps imaginé commence donc avec la temporalité paradoxale de la photographie qui, comme l'a bien saisi Alain Buisine, fonctionne tel un contre-souvenir : « [...] la photo est oublieuse : [...] toujours liée au travail du deuil, elle effectue la perte de ce qu'elle semble conserver. La photographie est aussi un très efficace dispositif pour absenter le réel. » (*Tel Orphée...*). Roland Barthes précise pour sa part dans *La chambre claire* : « [...] en déportant ce réel, vers le passé ("ça a été"), [la photographie] suggère qu'il est déjà mort. » Elle perd ainsi sa garantie d'éternité, devient éphémère et vulnérable comme l'amour.

De quoi un amour passé se nourrit-il, sinon de quelques traces qui le font résonner? Ce n'est donc pas étonnant qu'Eléna, qui a délaissé son travail de photographe depuis le départ de son amant, témoigne de sentiments ambigus, à la fois de soulagement et de douleur, en rejoignant l'Orient. Le roman commence en Orient et s'y termine quand l'intrigue même se déroule à Paris. Le retour final en Orient exprime le rapport particulier d'Ysabelle Lacamp à l'exotisme, surtout mêlé d'implications poétiques et métaphysiques. L'Orient, jouant de la force centrifuge et centripète de son écriture, semble ce lieu où l'angoisse ontologique touche à sa plénitude. La fiction romanesque comble de cette façon le fossé entre l'imaginaire de l'écrivaine et la réalité de l'histoire de son arrière-grand-père. Pour reprendre les mots de René Char, « un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver ». Ainsi, *La jalousie des fleurs* est un roman qui fait rêver...

Kyung-Ok Kim



Jean-François Leblanc, *Autoroute urbaine éclairée en violet, vers onze heures du soir. Shanghai, 2003, impressions à jet d'encre ultra-chrome (archive), 101,6 × 127 cm.*